



CONSEIL DE LA LANGUE FRANÇAISE

PRIX JULES-FOURNIER



1 9 9 4

O D I L E
TREMBLAY

Québec ☐☐

CONSEIL DE LA LANGUE FRANÇAISE

PRIX JULES-FOURNIER

1 9 9 4

O D I L E
TREMBLAY

Québec 

© Gouvernement du Québec
Dépôt légal – 1994
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 2-550-09588-X

Table des matières

| | |
|--|----|
| Prix Jules-Fournier 1994 | 5 |
| Odile Tremblay : quatorzième lauréate du prix Jules-Fournier | 7 |
| Proclamation du prix Jules-Fournier 1994 | 9 |
| <i>Curriculum vitæ</i> de la lauréate | 13 |

Articles soumis par la lauréate

| | |
|--|----|
| Sombre, absurde, rococo, belle, mystérieuse surtout... | 16 |
| À bas le silence ! | 18 |
| Léa Roback : | |
| La mémoire du siècle | 20 |
| Métier : militante | 22 |
| L'enfer est blanc et froid | 23 |
| Fin prêt pour Lillehammer | 24 |
| Un coup de peinture fraîche sur le 7 ^e art | 25 |
| En ululant rue St-Denis | 27 |
| Quand le cinéma perd le Nord | 28 |
| Le clin d'œil du masque | 30 |
| Edgar Fruitier : | |
| Confessions d'un clown mélomane | 31 |
| Dans les griffes du vice solitaire | 33 |



Prix Jules-Fournier 1994

Sur proposition du jury,
le Conseil de la langue française
a l'honneur de déclarer lauréate du
prix Jules-Fournier

MADAME ODILE TREMBLAY

pour les qualités tant littéraires que journalistiques de son travail dans
lequel, en plus d'un style personnel, elle expose une vision de
la culture qui tient compte de son impact social.

Fait à Québec,
ce douzième jour de novembre mil neuf cent quatre-vingt-quatorze

Le président du
Conseil de la langue française

Le secrétaire du
Conseil de la langue française

ODILE TREMBLAY

Quatorzième lauréate du prix Jules-Fournier

L E PRIX JULES-FOURNIER, institué en 1980 par le Conseil de la langue française, veut encourager la qualité de la langue chez les journalistes. Le prix ainsi nommé évoque la brève carrière du journaliste québécois Jules Fournier (1884-1918), dont Olivar Asselin écrivait qu'«il est probablement, à tout prendre, l'intelligence la plus complète, la plus fine qui ait encore paru parmi nous». Reconnu pour la vigueur, la clarté et la précision de son style, Jules Fournier travailla successivement à *La Presse*, au *Devoir* et à *La Patrie*. Il succéda à Olivar Asselin à la direction du *Nationaliste* et fonda son propre journal, *L'Action*. Nommé traducteur au Sénat en 1917, il écrivit un essai intitulé *La langue française au Canada*.

Le Conseil de la langue française a décerné cette année, sur recommandation unanime du jury, le prix Jules-Fournier à madame Odile Tremblay, reporter culturelle au journal *Le Devoir*.

Monsieur Jean Royer a présidé le jury composé des journalistes Françoise Guénette, Ghislaine Rheault et Clément Trudel ainsi que d'Antoine Godbout, secrétaire du Conseil de la langue française.

LAURÉATS

- | | |
|---------------------------|----------------------------|
| 1981 ★ Nathalie Petrowski | 1988 ★ Gilles Lesage |
| 1982 ★ Réjean Tremblay | 1989 ★ Jean-V. Dufresne |
| 1983 ★ André Dalcourt | 1990 ★ Jean-François Lisée |
| 1984 ★ Francine Montpetit | 1991 ★ Réal Pelletier |
| 1985 ★ Daniel Pêrusse | 1992 ★ Carole Beaulieu |
| 1986 ★ Guy Deshaies | 1993 ★ Geneviève Picard |
| 1987 ★ Pierre Sormany | |

Proclamation du prix Jules-Fournier 1994

HOMMAGE À ODILE TREMBLAY

LE JOURNALISME écrit d'aujourd'hui doit faire face plus que jamais à la dure concurrence d'une autoroute électronique jonchée de cadavres, encombrée des catastrophes que nourrissent la guerre des cotes d'écoute et la course aux lecteurs.

Le journalisme contemporain subit les assauts du commerce à tout prix, où la fin justifierait les moyens. Il doit se défendre de devenir un autre monde du spectacle.

Aussi la vigilance des journalistes dans les quotidiens, les revues et les magazines, apparaît-elle de plus en plus nécessaire et vigoureuse, afin que soient respectées les règles du genre. Les journalistes des années 1990 doivent savoir déjouer les pièges des relations publiques et des fabricants d'images, afin de rester les gardiens d'une vérité en mouvement, afin de nous informer le plus justement possible de ce qui se passe sous l'œil d'Orwell.

En somme, il est de plus en plus difficile d'être journaliste. Sans doute le défi est-il relevé d'autant plus vigoureusement par l'ensemble de la profession.

Mais le journalisme écrit, pour sa part, doit se pratiquer malgré l'approximation de langage qui envahit nos studios de radio et de télévision. Le journalisme des journaux et magazines tient le phare de la langue et de l'expression comme outils de la vérité. Les journalistes de l'écrit ont aujourd'hui et plus que jamais, me semble-t-il, la responsabilité de la qualité de la langue. Leurs travaux sont les moins éphémères, les plus durables, les seules références à pouvoir entrer dans une mémoire utile. Ils écrivent, on les lit, on garde en classeur leurs articles, qu'on fait rebondir à l'antenne.

Parmi les candidatures soumises au jury du prix Jules-Fournier 1994, que j'avais l'honneur de présider, celle d'une journaliste qui œuvre dans un quotidien a retenu l'attention unanime des cinq membres du jury.

Le prix Jules-Fournier est attribué cette année à madame Odile Tremblay, du quotidien *Le Devoir*. Le jury tient à souligner les qualités tant littéraires que journalistiques de son travail. En plus d'un style personnel, madame Odile Tremblay développe dans ses articles une vision de la culture qui tient compte de son impact social. La journaliste ne se fait pas seulement censeur d'une production, mais elle sait que le culturel fonde les rapports de l'individu et de sa société. Nous saluons aussi les risques pris par une journaliste qui ne se laisse pas avoir par les arguments de relations publiques et de marketing, quand il s'agit de juger une personnalité culturelle ou de jauger un phénomène social. Les avis des divers membres du jury sont unanimes à louer la force d'écriture et la vision originale de madame Odile Tremblay.

Selon Françoise Guénette, « Odile Tremblay a le talent de restituer la couleur des choses et un style que l'on ne sent pas bousculé par la pression de la production quotidienne. Un style? Une voix plutôt, une personnalité que l'on reconnaît à l'instant, un mélange séduisant de modernisme très fin-de-siècle et d'humanisme quasi Renaissance... »

Pour Clément Trudel, Odile Tremblay est une « journaliste apte à rembarquer fermement les tenants de trop d'idées reçues ; mais sans jactance, ce qui mérite d'être noté. Cette prose mesurée, sans fadeur, arrive ainsi à rendre le riche contenu d'une "mémoire du siècle" (Léa Roback), à évoquer toutes les subtilités d'une Prague rebelle à l'embrigadement et à nous faire goûter le "phénomène" Edgar Fruitier en lui conservant l'approche modeste qui devrait convenir à tout érudit. » En somme, Odile Tremblay pratique le journalisme avec une combativité qui nous fait penser à celle-là même de Jules Fournier, un pionnier du *Devoir* d'il y a 85 ans !

Ses textes sont rigoureux, alertes et joyeux, dira Ghislaine Rheault. « Dans ses portraits, elle éclaire les sujets qu'elle admire d'une lumière crue, sans complaisance, elle emprunte des angles inusités, trouve le chemin de l'âme. Dans le billet, elle jette un regard en coin, ironique sur les choses de la vie, l'enfer de l'hiver, l'inertie du sportif de salon. Dans le reportage, elle ose emprunter les détours qui enrichissent le voyage. Toujours on sent de la rigueur dans sa démarche, le parti pris d'informer en se jouant des diktats du cirque promotionnel qui détourne souvent l'information culturelle de ses fins. Mais sa rigueur n'est jamais triste. »

«Odile Tremblay sait trouver le ton, dit Antoine Godbout, et fait preuve d'imagination avec le même – et évident – plaisir d'écrire. La langue lui est un outil de travail qu'elle maîtrise avec une habileté sans complaisance. Elle parle culture au sens large et généreux du terme. Le style demeure personnel sans jamais glisser dans le subjectivisme. Le lecteur apprend toujours quelque chose sans jamais s'ennuyer.»

Pour toutes ces raisons, la candidature de madame Odile Tremblay s'est révélée la meilleure de l'année 1994 et nous lui attribuons le prix Jules-Fournier en précisant que le travail de cette journaliste honore, par sa haute qualité, le quotidien *Le Devoir*, qui célébrera bientôt ses quatre-vingt-cinq ans d'existence. Bravo et merci à Odile Tremblay!

Jean Royer, président du jury

Un bouillon de culture

Odile Tremblay habite présentement Montréal.

Après des études secondaires au Collège Jésus-Marie de Sillery, madame Tremblay a obtenu un diplôme d'études collégiales du Cégep François-Xavier-Garneau. Elle a ensuite fait des études au Département d'ethnologie de la Faculté des lettres de l'Université Laval.

Depuis mars 1992, madame Tremblay est reporter culturelle au journal *Le Devoir*. Elle publie des critiques de cinéma et de littérature, des entrevues, des portraits et des reportages dans les sections « Culture », « Société », « Voyage » et « Plaisirs ». De 1991 à 1992, à titre de directrice littéraire, elle était responsable du cahier des livres et d'une chronique littéraire pour le même quotidien.

De 1985 à 1990, tantôt à la radio ou à la télévision de la Société Radio-Canada, tantôt au magazine *Châtelaine*, la lauréate a touché à divers aspects du journalisme artistique et littéraire.

À titre de journaliste pigiste pour divers magazines et revues (*Commerce*, *Le Bel Âge*, *Châtelaine*, *Justice*, *Québec-Science*, etc.), madame Tremblay a aussi rédigé de nombreux reportages dans les domaines juridique, scientifique, économique, vie pratique, culture, questions féminines et sujets de société.

De conseillère en recherche et planification socio-économique où elle a, notamment, rédigé et produit des répertoires d'information sur les services offerts aux personnes handicapées, en passant par la coordination du centre de documentation du Conseil attikamek-montagnais, puis par la codirection de la firme Correction Texte Plus, madame Odile Tremblay est devenue, au fil des ans, une reporter culturelle dont les écrits à foison forment un succulent « bouillon de culture ». ★

Articles soumis par la lauréate

Sombre, absurde, rococo, belle, mystérieuse surtout...

Odile Tremblay

IL Y A des villes dont les noms font rêver. À force d'être chantées et rechantées par tant d'écrivains. Prague est de celles-là, pour nous sombre et tortueuse comme un roman de Kafka, absurde comme une plaisanterie de Kundera, rococo, baroque, belle, mystérieuse surtout. Le voyageur la découvre d'abord à travers leur regard. Rien de plus facile.

Car l'ombre de Kafka flotte partout : on la devine dans les petites ruelles dérochées derrière la Place de la Vieille ville, aux abords du Château, entre les pierres tombales toutes de guingois du Vieux cimetière juif. L'auteur du *Procès* trône sur les T-shirt, figure au programme des troupes de théâtre amateur, habite toujours sa maison natale aménagée en musée. Plume torturée devenue attraction touristique. Misère de la postérité. Mais d'autres auteurs lui ont succédé, tandis que le pays se retrouvait sens dessus dessous, plus souvent qu'autrement occupé, parfois soulevé, à travers un printemps, plusieurs hivers. Que disent les romanciers du postcommunisme à la veille de la scission de leur pays ? On dirait qu'ils retiennent leur souffle.

Ivan Klima est un des plus célèbres écrivains tchèques contemporains. Et un des rares (avec le dramaturge —et désormais politicien— Vaclav Havel et l'illustre amateur de bière Bohumil Hrabal) à n'avoir pas quitté le pays à l'heure où tant de plumes —Kundera en tête— s'exilaient. On en sait quelque chose

du côté de Toronto où l'auteur Joseph Skvorecky a fondé une importante maison d'édition en tchèque pour ses compatriotes de la diaspora et publié un dictionnaire des écrivains tchèques.

À Prague, pendant ce temps, Ivan Klima composait avec une verve satirique et grinçante une vingtaine de romans très vivants sur ses compatriotes, dénonçant sans avoir l'air d'y toucher l'ancien régime communiste. Durant des années, Klima n'était lu dans son pays que par une poignée d'initiés qui se refilaient en douce des photocopies de ses manuscrits. Publié à l'étranger dans une quinzaine de langues, interdit chez lui depuis 1969. À Prague, son nom courait sous le manteau parmi celui de la douzaine d'écrivains « dissidents », de Havel à Kundera que la Tchécoslovaquie jugeait sulfureux. Mais le régime le laissait publier à l'étranger, refusant, m'explique-t-il, de transformer ses voix littéraires en martyrs en les muselant sur la scène internationale. Ivan a été chaque année « visité » et questionné par la police du régime —les fameuses rafles à l'aube que tous les auteurs tchèques, Kundera et Hrabal les premiers, ont si bien décrites. Ivan Klima aussi.

Le grand écrivain me reçoit dans sa propriété de la banlieue de Prague où il vit à l'étroit, entouré de livres en toutes langues. Sa bibliothèque fut longtemps une véritable librairie clandestine où les lecteurs en manque venaient s'alimenter en documents interdits. Depuis 90, ses romans enfin traduits en tchèque, font un malheur sur les rives de la Vltava. 150 000

exemplaires de *Mes joyeux matins*, 100 000 de *L'amour et les vidanges*. Klima est un des très rares écrivains tchèques capable de vivre de sa

plume dans un pays où la littérature n'a pas connu l'éclatement de liberté et de souffle créateur auquel on aurait pu s'attendre. Ni l'audience. « Rien n'est sorti de très nouveau depuis la libération, m'explique-t-il. Les ex-écrivains dissidents se taisent, attendent, prennent peu partie dans l'actuel débat séparatiste qui secoue la Tchécoslovaquie. »

« Avec la fin de la censure, les traductions de romans américains ont envahi le pays, en même temps que la littérature pornographique qui fleurit désormais partout. Vous croyez que nos jeunes écrivains s'intéressent à la politique ? Pas du tout. Longtemps muselés dans leur libido, ils parlent de sexe, et encore de sexe », dit Klima. Lui-même n'a rien écrit de nouveau depuis la chute des communistes. Il travaille de ci de là à des adaptations télé du théâtre de Kafka. On a beau avoir eu Vaclav Havel, un écrivain, à la tête du pays, l'heure est à la morosité littéraire. À la morosité tout court. La Tchécoslovaquie qui croyait entrer dans l'Europe capitaliste à pas de géant, fait face à une économie défaillante, plusieurs appréhendent les coûts de la séparation. L'inquiétude se lit sur les visages.

Dans les rues de Prague, les « autochtones » ont l'air tristes. Il faut les voir, eux, elles surtout, au petit matin, avant que le flot des touristes ne s'éveille, sacs de provision à la main, le dos voûté, le pas lourd, l'oeuf morne, lancer un regard d'envie sur les vêtements des visiteurs, avant de le détourner. « Hélas, ce n'est pas pour nous ! », semblent-ils se dire. Prague, la perle baroque d'Europe et sa plus belle ville, croule tellement sous le faste, l'incroyable munificence des dorures de ses façades, de ses angelots, de ses fresques, de ses ponts, de l'horloge astronomique du beffroi de l'hôtel de ville où, chaque heure des automates s'agitent, de son mythique château qu'on en oublie la pauvreté de ses habitants. Eux ne l'oublient pas cependant. Si déçus comme leurs lendemains déchantent.

« Il y a deux ans, à la mort du régime communiste, tout le monde était si euphorique, soupire la jeune secrétaire de l'Union des écrivains. Mais ça n'a pas duré. » Les voici à la veille d'une séparation entre Tchèques et Slovaques qui promettait de se faire pacifiquement et en vitesse, sans histoire et sans trop de dégâts. Voire ! « Seulement



20 % de la population, du côté tchèque comme slovaque, souhaite cette rupture, me dit-on. La partition ne fait l'affaire que des politiciens. » Les négociations entre le premier ministre slovaque Vladimir Meciar et son homologue tchèque Vaclav Klaus commencent d'ailleurs à tourner sérieusement au vinaigre. . . . Ils ont beau brandir des échéanciers et des promesses. Séparera ? Séparera pas ? Référendum ? Pas de référendum ? Le simple citoyen lui, ne sait même plus.

Les Slovaques ont l'impression d'être les parents pauvres de la Tchécoslovaquie, éternels laissés-pour-compte, mal servis, mal aimés. Il est vrai qu'il suffit d'aller faire un tour du côté de Bratislava, leur capitale, pour être frappé par le contraste qu'elle offre avec Prague la magnifique. Ici, le vieux quartier, orgueil de la cité, présente des façades lézardées, déplâtrées, misérables (mais on commence à rebâtir). Les nationalistes slovaques rêvent d'une séparation susceptible

de leur redonner une fierté perdue et des sous bien à eux, réinvestis dans leurs industries (pauvres), leur culture méconnue.

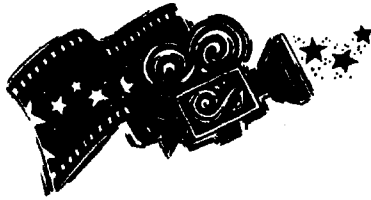
On connaît beaucoup les écrivains tchèques, Kundera, avant lui Kafka et Rainer Maria Rilke les ont mis sur la carte du monde. Des plumes aussi baroques que celle de Bohumil Hrabal possèdent désormais une audience internationale. Les auteurs slovaques ont moins percé. Même ceux du calibre de Ladislav Mňacko ou de Dominic Tatarka restent un peu dans l'ombre. Les Tchèques refusent de lire le slovaque (mais pas l'inverse). Ils sont dix millions de Tchèques, la moitié moins de Slovaques. Chez ces derniers, on compte quatre fois plus de chômeurs que de l'autre côté, près de 20 % dans certaines régions. Tchèques et Slovaques ne sont réunis que depuis 1918 dans un même pays. Une alliance que plusieurs jugent totalement artificielle.

À Bratislava, flanquée d'une interprète, je me suis rendue au siège de Litterarny Tyzdennik, hebdomadaire littéraire consacré surtout à la promotion des auteurs slovaques. « Même si Bratislava possède désormais son propre ministère de la Culture, la volonté politique reste à Prague, m'explique le rédacteur en chef, Miloslav Blahynca. Nous avons des miettes L'indépendance est notre seul salut. »

Parmi les écrivains slovaques, assez curieusement, à l'encontre de ce que le Québec a connu dans une situation similaire, on ne retrouve pas de porte-étendard nationalistes. Pas plus qu'on ne comptait auparavant de vrais dissidents dans leurs rangs. Il faut dire, m'explique-t-on, que l'État se mêlait moins des affaires des Slovaques que des Tchèques, les abandonnant à leur sort obscur de minoritaires. « Mais hier, les écrivains étaient néanmoins unis contre le régime. Aujourd'hui, c'est le règne du chacun pour soi. L'heure est à la confusion. ». Pas d'écrivain-messie chez les Slovaques. « Et une relève revenue de tout, désenchantée de la politique ». Tchèques et Slovaques : tous unis dans la morosité littéraire.

Qu'est-ce qui sortira de tout ça ? Des deux côtés, on l'ignore. Les lendemains déchantent donc. L'immense majorité des Tchèques et des Slovaques que j'ai rencontrés voyaient l'avenir comme un trou noir. Avec beaucoup d'angoisse. Le postcommunisme n'est pas qu'un désastre financier, parfois un grand silence culturel le recouvre en plus.

C I N É M A



À bas le silence!

*Pierre Falardeau tourne
Octobre pour que cesse
l'amnésie collective*

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Octobre 70. Dites ces petits mots-là et attendez la réaction, juste pour voir. Il y a des visages qui rougissent, d'autres qui pâlisent. Il y en a qui s'étouffent, il y en a qui s'écrasent. On voit des bouches qui s'ouvrent, d'autres qui se ferment comme des tombes.

23 années se sont écoulées et le Québec ne s'est pas encore remis de l'épisode Laporte ni de la Loi des mesures de guerre.

A preuve, après Michel Brault et ses *Ordres*, ce long silence cinématographique sur un sujet aussi porteur dramatiquement. À croire qu'une amnésie a recouvert le Québec comme une bordée de neige.

Pourtant, depuis douze ans, un franc-tireur gueulard et iconoclaste appelé Pierre Falardeau cognait à toutes les portes pour trouver le financement d'un film sur l'histoire de la cellule Chénier. En 81, c'était un «nobody», dont les bailleurs de fonds riaient. Après son *Party* en 90, il devint un cinéaste, sinon respectable, du moins catalogué détenteur d'une force de frappe puissante. Mais personne ne voulait financer ça.

Et qui aurait donné le bon Dieu sans confession à ce Falardeau-là, paillard épris de prison, de boxeurs en chute libre, de danseuses nues, d'imitateurs d'Elvis et d'un Québec pas montrable qui est justement — c'est ben pour dire — celui qu'il a envie de montrer?

Pas kasher, le cinéaste. Il a l'air d'un felquiste lui-même, copain de Francis Simard, un des kidnappeurs de Pierre Laporte, qu'il allait visiter chaque semaine en tôle. En entrevue, il porte son anti-intellectualisme comme un étandard (malgré quand même des études en anthropologie). «Je n'ai jamais lu de roman, ni de pièce de théâtre. J'hais les films de fiction.», scande-t-il. Ce qui ne l'empêche pas de se montrer tout fier avec *Octobre* d'avoir tourné une tragédie classique. En trois actes, s'il vous plaît, avec unité de lieu, de temps et d'espace.

Une fiction collée sur l'Histoire

Au printemps dernier, ses démêlés avec le sénateur Gigantès déterminé à faire interdire le financement d'*Octobre* en criant à la grossièreté et à la subjectivité de l'auteur ont éclaté à plein journaux. Falardeau lui servait sa plus belle réplique, refusant bien haut «la liberté de fermer sa gueule, de crever de faim». Ten toé!

Ensuite, les gens l'arrêtaient dans la rue «Aye le grand, lâche pas!». Ça l'a stimulé. Il n'a pas lâché.

Je l'ai rencontré cette semaine sur le plateau d'*Octobre* que Téléfilm et l'ONF ont financé douze ans plus tard. Comme quoi la patience finit parfois par payer. Mais la Sogic n'est pas sur le coup. Deux millions\$ en tout. Un petit budget.

Drôle de plateau: la cellule Chénier reconstituée (selon l'esprit) à l'ONF sur Côte-de-liesse. Une cuisine réduite à sa plus simple expression, un salon sur tons de jaune nicotine et de vert caca d'oie, avec quelques bâtons de dynamite traînant dans le décor, des pages du *Allo Police* du 18 octobre 70 placardées. Un trou dans le mur pour circuler entre le garage et le débarras. Du glauque.

Dans un coin, Luc Picard et Denis Trudel (Felquistes no 1 et no 2 -aucun nom ne sera prononcé) comptent. On verra passer Pierre Laporte (alias Serge Houde) tuméfié, le visage coupé. Il a essayé de s'évader en défonçant une vitre. Et personne n'entend à rire. «Pas de farce plate! On tourne une tragédie», précise pourtant Falardeau en rigolant.

En privé, il parle d'*Octobre* comme d'une fiction collée sur l'Histoire. Le film racontera les sept jours de ces quatre felquistes-là dans l'appartement de Longueuil, rue Armstrong avec un ministre attaché sur le lit dans la pièce d'à côté. «Allez demander à des gars de se rappeler ce qu'ils ont dit 23 ans auparavant, le 7 octobre. C'est sûr que j'ai romancé.» Accroché aux Années 70, Falardeau? «J'en ai rien à branler, de ces années-là. C'est le drame d'hommes qui vont au bout de quelque chose qui m'intéresse.»

Le scénario est né, comme *Le Party*, de ses conversations avec Simard, pimentées de quelques commentaires des frères Rose et de recherches dans les archives de la SECO. Au départ, Falardeau voulait tout raconter: les années militantes



FALARDEAU *Le pamphlet, yes sir!*

au RIN, les hold-ups et la fuite finale pendant trois mois. «Il aurait fallu faire trois films, soupire-t-il aujourd'hui. On a dû se limiter.»

Il dit adopter le point de vue des felquistes, «mais sans propagande». De toutes façons, Francis Simard se rappelle surtout de la semaine fatidique «comme une pression collée au plafond pendant sept jours.»

Octobre fera quand même le plein d'anecdotes réelles: Laporte qui paye la traite de poulet barbecue à tout le monde parce qu'il est fatigué de manger du spaghetti, par exemple.

Les acteurs sont peu connus, à part Luc Picard. Ça plaît à Falardeau l'idée de se passer de têtes d'affiches, et puis ça renforce le côté documentaire de la chose. «Cinq acteurs dans une maison. T'es bon ou tu te plantes». Le film sortira on s'en doute...en octobre.

Pierre Falardeau fait parler de lui ces temps-ci. Son petit film clandestin *Le temps des bouffons*, un pamphlet virulent contre l'establishment que tout le monde se refille sous cape, défrayait la manchette ces dernières semaines. Son cadre: un party au chic Beaver club en 85, avec commentaire choc à l'appui.

Le pamphlet, yes sir. «Depuis le début de l'histoire de l'humanité, il y

a des jacqueries, des révoltes. À moment donné les pauvres se tannent. "Puis on s'étonne de retrouver un chien dans un coffre de char". Ça c'est la phrase clé du film dont il se montre le plus fier. «Une façon poétique de dire: Qui sème le vent récolte la tempête».

Il me raconte que ce petit court métrage fut tourné en 85, de rage, quand il était tout nu dans la rue et qu'il venait d'essayer un énième refus de Téléfilm. «On peut-tu encore faire de quoi sans passer par les canaux officiels?» s'est-il demandé.

Falardeau s'est acheté pour cent piastres une table de montage avec l'intention de tout mixer lui-même. Mais un copain l'ai aidé. Pour le reste, il s'est équipé de cassettes vierges payées 4\$, puis revendues avec le film dessus pour 5\$, à travers un réseau de distribution clandestin monté avec sa blonde. Preuve est donc faite que oui, en 93, un cinéaste peut bel et bien produire en dehors du système. CQFD.

Comme je m'étonnais que le vidéo sorte huit ans après son tournage, il répond que les choses ont trainé, parce qu'il faisait *Le Party* et autres activités, qu'il l'a ressorti de son tiroir (sans calculer le momentum) au moment où le sénateur Gigantes s'est mis à faire des siennes. Puis il a lâché (quoi qu'on ait pu croire) sa petite bombe dans le trafic après que Téléfilm ait accordé sa subvention pour *Octobre*. Prudent tout de même... Mais Falardeau se dit le premier surpris du franc succès de l'opération clandestine. Et s'il y a des poursuites, eh bien, il les affrontera.

La mémoire du siècle

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il y a un siècle qui s'achève. Avec ses chimères et ses enjeux à moitié effacés comme des châteaux de sable. Le communisme est né au vingtième siècle et tout indique qu'il ne survivra pas à l'an 2000. Utopie. Rêve de justice. Puis empire politique, aujourd'hui effrité. Tout se sera déroulé: naissance, gloire, honte et mort, dans le cadre finalement étroit de cent petites années. Une longue vie humaine.

Qu'ils aient débordé ou non ses frontières temporelles, les enjeux et combats du siècle furent multiples et capitaux: communisme donc, mais aussi syndicalisme, féminisme — épique fut la lutte des suffragettes et la cause des femmes jamais gagnée —, sionisme avec la douloureuse question juive, culminant dans l'Holocauste. Puis cette récente et historique poignée de main Israël-Palestine, avec les cinq autres doigts encore sur la gachette... Ecologie bien sûr.

Certaines personnes ont traversé le siècle, en vivant dans leur chair tous ses défis. On les interviewe pour la mémoire, pour l'empreinte fossile qu'elles ont conservée de ces tourbillons. Par une sorte de fascination aussi.

Léa Roback est de celles-là. Elle vient de fêter ses 90 ans. Féministe, juive, communiste, syndicaliste, écologiste, pacifiste. Elle fut de tous les militantismes. Encore aujourd'hui, l'infatigable marcheuse prend la tête de bien des défilés pacifistes, scandant des idéaux de gauche, nullement entamés par les défaites rouges. On ne se refait pas. Et pourquoi faudrait-il se refaire? vous demanderait-elle.

Elle habite un petit appartement dans le coin populaire et multi-ethnique de Côte-des-Neiges. Enfouie sous les photos de famille et les montagnes de livres. «Pas des romans à l'eau de rose, précise-t-elle, des livres avec un fond.» Voyons voir... traités de philosophie, les oeuvres complètes de Simonne Monet-Chartrand, des témoignages de femmes autochtones. Marx et Engels sont quelque part plus loin. Des albums d'art aussi.

Toute petite, coiffée avec grand soin, des yeux bleus pétillants assortis à sa robe. Elle entretient sa vivacité, en restant, me dit-elle, curieuse de tout, vigilante et jamais endormie. «Le militantis-

me, c'est un tempérament», tranche cette femme d'action. C'est aussi un mode de vie.

Toute sa vie, elle a combattu pour la cause des femmes. De sa jeunesse dans le Beauport rural du début du siècle, elle retient, aigu, le souvenir de ces mères de familles qui travaillaient aux champs, perpétuellement enceintes, élevant douze enfants, nourrissant tout le personnel de la ferme. Se tuant littéralement à l'ouvrage, accouchant parfois en plein champ. Elle revoit dans les années de crise ces ouvrières des villes, attendant leurs mari à la porte des tavernes le vendredi soir pour les empêcher de dilapider le salaire familial à la barbotte. Des femmes déclarées juridiquement incapables. Réduites à rien par le code Napoléon. Et que personne n'aille dire devant Léa Roback que la cause des femmes est désormais gagnée, quand elles n'ont même pas le salaire égal pour des tâches identiques. «Est-ce que le travail a un sexe? s'indigne-t-elle. Il en reste du chemin à parcourir...»

Plusieurs amis de Léa Roback sont jeunes. Question d'affinités, d'énergie. Ne comptez pas sur elle pour tirer sur «la jeunesse d'aujourd'hui». «Ils ne connaissent pas la vie? Et puis après... On ne la connaissait pas non plus quand on s'est lancés dans la bataille...»

Les gens de sa génération et même de deux générations en dessous, elle les trouve souvent bien défaitistes et ça l'exaspère. La phrase: «Que voulez-vous que j'y fasse?» a le don surtout de la hérissier. «On peut toujours faire quelque chose, dit-elle, se réunir, protester, occuper un immeuble, réclamer justice. Que les gens arrêtent de se croire impuissants! Qu'ils se lèvent!»

Aujourd'hui comme aux belles heures des années 30, elle tonne contre le capitalisme et le profit des patrons «qui s'enrichissent sur le dos des ouvriers» et, quand on lui objecte que parfois de bien minces profits s'entassent dans les coffres



des «exploiteurs», elle bondit. «Tant qu'une entreprise est debout, c'est qu'elle empile».

Mort le communisme? A d'autres. «Peut-être qu'il dort un peu...» répond-elle. On a déjà prédit la mort du fascisme, et regardez aujourd'hui...» Un ange passe. Sa condition de Juive lui a appris à demeurer vigilante et méfiante. Elle aperçoit le museau de la bête antisémite qui se pointe en cette fin de siècle, comme dans le

Berlin des années 30 qu'elle a habité. Léa Roback a vu monter, tomber, et renaître bien des utopies. Trop pour croire à leur disparition complète.

Communiste, elle ne l'est plus aujourd'hui, non parce que l'empire rouge s'est écroulé à l'Est entraînant dans son sillage bien des idéaux de jeunesse, mais à cause de certains leaders qui l'ont déçue. «Les malhonnêtes sont dans tous les camps». La «cause», elle y croit toujours. Elle précise que le sens du partage, ça ne se perd pas. Ni la faculté d'indignation.

Léa Roback aime mieux juger que comprendre. Blamer la mère pour les enfants maltraités? Non! non! non! Elle accuse la misère, l'ignorance, excuse les faiblesses humaines. Crier à la pourriture de tous les politiciens n'est pas non plus son affaire. Elle se dit qu'un jour un d'entre eux se mettra une pancarte au cou: «Je ne suis pas à vendre».

Bien des aînés jadis impies se tournent vers la religion en fin de parcours. Mais Léa Roback affirme que sa religion consiste à essayer d'aider les gens sans défense et que ça la contente. La religion, elle l'a vu rimer avec obscurantisme dans le Québec de la grande noirceur. Trop de Catholiques lui ont reproché d'être Juive, d'avoir assassiné le Christ, elle, ses semblables et ses aïeux. Si bien que la marge est mince pour elle entre religion et fanatisme.

Aux jeunes, elle risque le conseil de la liberté: «Ne vous laissez pas tyranniser par la quête de sécurité. Faites ce que vous avez envie de faire. Instruisez-vous, puis si le coeur vous en dit prenez votre baluchon et gagnez le large.»



Métier: militante

Elle est née en 1903 d'une famille d'origine juive polonaise de seconde génération. Son père a quitté Montréal quand elle était toute petite pour aller ouvrir un magasin général à Beauport, près de Québec, alors simple village rural. Le curé de la place n'avait jamais vu un Juif de sa vie. Pour lui, le peuple élu portait des cornes, et en chaire, il décommandait aux fidèles d'acheter chez les impies. Mais les clients ont fini par s'y risquer timidement. «Après tout ma mère était aussi surmenée que les femmes francophones». Et puis les Roback étaient du «bon monde», pas riche et ayant appris le français. Sauf que le père avait un goût pour l'instruction. Et quand un des neuf enfants s'ennuyait, il lui disait en yiddish: «Prends donc un livre». Plus de quatre-vingts ans plus tard, elle n'a pas oublié la leçon.

Il y a deux ans, dans le cadre d'un film que Sophie Bissonnette a réalisé sur sa vie *Des lumières dans la grande noirceur*, Léa Roback est retournée à Beauport qu'elle a trouvé «bien changé». Morts, tous ses contemporains, sauf la vieille Marianne quasi centenaire qui s'est exclamée en la voyant: «Tiens, la petite Léa!». Ça l'a fait remonter le cours de ses souvenirs.

Léa a eu un drôle de parcours. Au départ vouée par la crise et la pauvreté à une vie ouvrière, mais curieuse et décidée, elle s'est proménée dans toutes sortes de milieux. Mais sans jamais «manger à la table des riches».

À seize ans, elle gagne 8\$ par semaine chez un teinturier de Montréal, mais la jeune fille rêve de l'Europe, économise sou sur sou pour aller étudier la littérature à l'Université de Grenoble avant d'aller rejoindre son frère à Berlin en 1927. C'est la montée de

l'antisémitisme, le règne du salut hitlérien et de la croix gammée. La jeune Juive se «convertit» au communisme, distribue des tracts dans les rues de Berlin et vend des drapeaux rouges en scandant des slogans révolutionnaires. En 1933, ça va de mal en pis. Le leader du groupe lui dit: «Rentre au Canada. Ça ne s'améliorera pas ici.» Elle l'écoute, met un océan entre elle et les Nazis d'Hitler.

À Montréal, on retrouve Léa, toujours fervente communiste, et syndicaliste à tous crins, à l'origine de la guilde des travailleuses de la robe. Les jeunes filles viennent de toutes les régions d'un Québec appauvri par la crise, s'entassent dans des manufactures de textile, exploitées à l'os, faufilant et cousant dans les tramways pour suivre la cadence infernale de la production qu'on leur impose. Léa les aide à se monter un syndicat.

C'est Léa encore qu'on retrouve assise aux assemblées de suffragettes, se battant pour le droit de vote des femmes auprès d'Idola St-Jean et de Thérèse Casgrain. Elle qui organise le syndicat St-Henri à l'usine RCA Victor. Mais en 1941, grâce à la fameuse Loi du cadenas, de triste mémoire, qui permet à l'État de fermer un syndicat soupçonné d'accointances communistes, Duplessis met la clé dans la porte de l'«union».

Depuis, on l'a revue partout, Léa avec ses pancartes, à la tête des marches pour la paix, très impliquée, entre autre, dans La Voix des femmes, organisant aussi des campagnes d'aides aux personnes âgées, handicapées. Toujours sa petite voix s'élevait quelque part, réclamant, dénonçant, pour aider la veuve et l'orphelin. Une vraie militante de profession. Et quand elle raconte tout ça, on croirait voir défiler devant nos yeux la mémoire du siècle.

P E R S P E C T I V E S

L'enfer est blanc et froid

Odile Tremblay

Avant on gelait l'hiver, stoïque et résigné. Aujourd'hui, on congèle et on ne le prend plus. Les choses ont «rempiroché», comme dirait Sol. Quand le thermomètre a sauté des Fahrenheit aux Celcius, le mercure a perdu la boule. Et maintenant que le facteur éolien est entré dans la course, la chute des degrés s'est accentuée. L'humidité multiplie le froid par 14 et le vent par dix, nous dit-on. Désormais, il ne fait plus 28 sous zéro, mais moins 62 à Montréal. Voici toute la province grimée à la latitude de Povungnituk.

L'inflation du langage a ceci de bon qu'on gèle plus dur, chiffres à l'appui, qu'autrefois. Et que nos gémissements sont plus justifiés.

Quand vous vous réfugiez dans le Sud durant votre maigrelette semaine de vacances, expliquant aux bruns autochtones sous leurs cocotiers qu'il fait moins 48 à Montréal au coin de du Parc et Mont-Royal, because le facteur éolien, ils sont dubitatifs: «On ne vit pas ces températures-là», s'indignent-ils.

- Mais si, on vit...mais dans quel état... je vous laisse à deviner...

Et d'évoquer pour leur grande horreur ces passants québécois, toute coquetterie abdiquée, foulard et tuque réunis sur une joue blanchie, tels des cagoullards méconnaissables se préparant à braquer la banque du coin, avec des passe-montagnes ne laissant filtrer que deux globes aux cils givrés, sur une bouche cousue de glaçons.

En tout Québécois sommeille un météorologue, à qui la vieille habitude des variations climatiques confère une manière d'expertise. Nous sommes sept millions d'experts à dissenter à perte de vue sur la question. Y allant de prédictions et de malédictions. Combattant le verdict de l'autre en des joutes perpétuelles, jamais gagnées, toujours reprises. La température vous donne amplement matière à causer avec le caissier, le dépanneur, la vendeuse de la boutique où vous vous réfugiez, rue St-Denis, un beau samedi après-midi de janvier, après avoir calculé être incapable d'avancer plus de cent pieds sans trouver refuge quelque part: «Non madame, ce n'est pas pour acheter, c'est à cause du froid...» Et la machine repart...

«Oui madame, l'enfer est blanc et froid. Ça prenait des gens du Moyen-Orient, submergés dans le sable et le simoun, pour l'avoir décrit comme une rôtissoire. Tout Québécois vous dira que la Géhenne est trente degrés sous le point de congélation, avec la toundra pour décor infini. Et que les damnés y gémissent à l'unisson: «Toujours geler, jamais sortir». La vendeuse d'opiner du bonnet. «Comme vous parlez bien».

Vous repartez requinquée. Avant de vous arrêter à nouveau cent pieds plus loin dans une autre boutique de vêtements. «Non madame, ce n'est pas pour acheter». Hélas, celle-ci vous lance un sale regard. A quand la solidarité des sinistrés?

Un hiver
comme
celui-là
donne
des
munitions
aux amis
des bêtes

On n'a pas de tremblement de terre (c'est rare), mais on a la neige et les souffleuses enfin extirpées de leurs garages, et les compteurs de l'Hydro qui prennent le mors aux dents, et les autoroutes qui ferment boutique, et le budget de la ville qui risque de «péter au frette» si l'hiver continue de donner dans l'éprouvant, et de demander le renfort de toute la quincaillerie pour combattre ses effets pervers: *slotche*, et bancs de nei-

ge gardant les voitures en otages jusqu'à ce qu'une machine secourable ne les tire de là. Du moins, le froid fait rouler l'économie.

Surtout avec la grève des automobiles qui refusent de démarrer pour cause de mauvaises conditions de travail. Et avec le CAA qui fait poireauter le client pendant sept heures: «En rang. Ne poussez pas». Rien pour améliorer l'humeur sinistre des chauffeurs. Vous rencontrez quelques-uns de ces automobilistes, le soir venu, gelés et misérables, qui font faire le tour du bloc non pas à Fido (qui, réflexion faite, après avoir humé l'air, refuse de mettre le nez dehors) mais à la bagnole, histoire de lui garder la main et le moral dans ces climats de Sibérie.

Un hiver comme celui-là donne des munitions aux amis des bêtes inquiets de voir le pauvre pitou laissé à la porte de l'épicerie se souffler sur les pattes en vous lâchant un de ces regards désespérés qui chavirent le badaud; et les pigeons figés sur leurs corniches crier grâce, en un roucoulement rauque.

Les humains ont du moins le plaisir d'avoir enrichi leur vocabulaire d'un nouveau mot: phlyctènes. Terme qui recouvre ces menaçantes petites bulles apparaissant sur un épiderme exposé aux grands froids, et qu'auparavant, en béotiens heureux, les Québécois nommaient cloches d'eau. Des spécialistes nous ont appris depuis à pourfendre ces redoutables phlyctènes par la consommation de lipides, ou par un mouvement perpétuel des mains qui se frappent l'une sur l'autre à l'unisson des pieds qui sautillent sur place. «Et gare, ajoutent les médecins-météorologues, au rythme cicardien affolé à l'heure du grand frisson. La peau gèle en trois minutes par moins 60».

Or, en ces jours de froidure, facteurs éolien et humidité confondus, le Montréal des années 90 ne nage-t-il pas dans les moins 60? L'inflation du langage doublée de l'alarmisme de l'heure nous emmène à ce tragique constat: reste à ceux qui mettent le nez dehors aujourd'hui environ trois minutes à vivre avant l'hypothermie complète. Alerte!

Les XVIIe Jeux d'hiver

Fin prêt pour Lillehammer

Des joies de l'inertie olympique

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Au Québec, les Olympiques se savourent au fond d'un fauteuil, un verre à la main. On a pris l'habitude du divan sportif au contact des Glorieux. Chez nous, le hockey est moins sur glace que sur tapis et sur broue. À l'heure des Olympiques, nous voici rodés pour le grand frisson sportif. Le muscle déjà avachi, la lippe accrochée à une cigarette qui se rit désormais de la contrebande, mais l'oeil allumé, la main cramponnée à sa roteuse, la colonne vertébrale scoliosée parcourue par le grand frisson empathique. Calé devant l'écran. Fin prêt pour Lillehammer.

Depuis '76, année où elle a vacillé sous notre stade sans toit, on se sent une parenté avec la flamme, une fillette olympique. Baron de Coubertin et nous: même combat.

Combien méconnu est l'effort du sportif de salon, à l'heure des Olympiques, ahanant à l'unisson d'un milliard de souffles sur la planète?

Isabelle Brasseur va-t-elle ou non flancher au double axel, s'enfarger dans ses patins pointus, échapper aux bras de celui qu'elle qualifie de «meilleur lanceur de filles du monde». Après le lancer du nain, voici celui de la fille, guère plus absurde, tout compte fait.

Atterrira-t-elle sur le nez ou le postérieur? Nous, athlètes de salon, nous tortillons dans une crainte anticipatoire, réincarnés dans son maillot mauve si laid. Épuisés avant la fin de sa performance, criant grâce pour elle comme pour nous. Qui peut dire combien de calories se brûlent à performer avec la performeuse? Combien d'adrénaline se dépense dans le moelleux d'un fauteuil tendu par le stress? Le pouls s'accélère, les mains s'agitent, la bouche lâche *Le Cri* de Munch (volé hélas! je sais) sur des yeux roulant d'angoisse.

Mais que le rythme cardiaque de l'assis s'apaise! Après un léger fléchissement fâcheux, Brasseur retombera sur ses patins, virevoltera comme une libellule, et s'accrochera le bronze au cou, juste avant que son chum, le manitou de la bosse, ne se rue vers l'or.

Au Québec on a l'Olympe onomatopéique et valentinesque par surcroît. Brasseur au bras de Brassard, croülant sous les brassées. Quel pays peut afficher un championnat mieux sonnante et plus décoratif?

Surtout que notre beau Jean-Luc a le sourire enjoleur et la commandite dans les voiles. Richard Garneau en est resté baba, Louise Cousineau fut frappée à sa vue d'un coup au coeur. Et toutes les mamans pâmées d'envier secrètement le flanc qui enfanta un tel prodige. Olympiques ou non, on n'a pas fini de revoir sa jolie tronche. Nos stars naissent sur deux patins, deux skis ou un plongeur pour atterrir au petit écran, commentateurs ou as publicitaires. Assis désormais eux aussi. *Join the gang.*

Chez nous, les Olympiques sont des célébrations d'un chauvinisme enthousiaste, chauvinisme qui n'a d'égal, il est vrai, que celui de chaque pays participant, donnant à la rencontre sportive les couleurs de son propre drapeau. Il existe autant d'Olympiques que de nations. Les «unes» des journaux diffèrent, les temps d'antennes passent du tout au rien. On est toujours le recalé d'un autre. Et les bondissements de notre beau Jean-Luc sont sans doute refoulés à la page B-8 des canards allemands.

Le Québec va un cran plus loin dans l'auto gratification ethnique. Conscients de ne pas enfanter de couples Brasseur-Brassard à toutes les compétitions, on a créé les Lys d'Or, les concours en famille, le prix coco de pauvre, la vingtième position glorifiée et applaudie. Gagner, à quoi bon? Participer, tout est là. Avancer à son rythme, Ouais! Ouais! On dit ça...

Le vrai sportif de salon préfère l'authentique sensation forte, les quarts de secondes arrachés à la montre, les axels parfaitement amortis, les records fracassés.

Pour ma part j'avoue un faible pour la luge, exercice ayant l'avantage de ne pas ressembler à un sport, mais plutôt à la descente inopinée d'un perce-oreille en chute libre. La variante d'équipe bob à deux ou mieux bob à quatre transformant le perce-oreille en bibite à mille pattes, d'une valeur entomologique accrue.

Courir, bondir, voler, glisser, mieux vaut quand même laisser ça aux autres.

Ça permet d'affirmer bien haut qu'on ne reste propre que dans son salon, loin du nid de crabes du Comité olympique, des coureurs anabolisés et des patineuses se vouant à la mort.

D'autant plus que l'entraînement, c'est bien fatigant. Des millions d'heures de trampoline, de poids et halteres, de descentes sur collines, en plus des coups de coude du vilain Grospiron, le rival aux dents de loup. Tout ça pour trente secondes de descente et quelques grammes d'or.

Le sportif assis lui, s'évite les plaies et bosses acrobatiques. Il consomme la bière soit, mais pas les hormones. Et il sert la cause enfumée des dépanneurs. Ni côte fêlée, ni tibia amoché. L'inepte, c'est la santé.

CINÉMA



Un coup de peinture fraîche sur le 7^e art

À 71 ans, Alain Resnais choisit le risque avec *Smoking* et *No Smoking*

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Je suis allée à Marienbad à cause d'Alain Resnais. La poésie du nom, la beauté du film m'avait attirée dans cette ville thermale québécoise, par ailleurs d'une beauté baroque aussi étrange qu'élegante remplie de gens bizarres qui déambulent dans des espaces d'Adriens en sifflant des petites flûtes d'eau. Quand je lui ai confessé la raison de mon voyage à une entrevue dîner dans un restaurant chinois de Montréal, le réalisateur de l'immortelle *Année dernière à Marienbad* a souri, déclarant que j'étais plus chanceuse que lui qui n'avait jamais mis les pieds là-bas.

Il invente ses univers, Alain Resnais. C'est un cinéaste de studio. Le petit village anglais de ses récents *Smoking* et *No Smoking* est aussi fabriqué que le château de *l'Année dernière...* ou celui de *La vie est un roman*. Le studio, c'est le terrain vierge où le cinéaste et le directeur artistique peuvent s'éclater en créant tout de A à Z. Pour ses scintillants films siamois *Smoking*, *No Smoking* qui viennent de rafler cinq Césars en France, à la stupeur de l'auteur, il se montre particulièrement fier de son coucher de soleil, à l'heure du dîner sur la terrasse, tout conçu sur ordinateur. Et de son terrain de golf garanti gazon véritable, recréé à l'intérieur et qu'il fallait changer chaque nuit pour le garder vert.

«Un jour, me dit-il, j'ai fait un cauchemar, rêvant que j'avais tourné deux films de deux heures et demie chacun, avec deux acteurs, tout en extérieurs reconstitués. Je me suis réveillé pour m'apercevoir que c'était vrai.»

Deux films, (cinq heures en tout), deux acteurs (Sabine Azema, Pierre Arditi), neuf personnages (cinq pour elle, quatre pour lui), douze dénouements, quatre décors, une fausse moustache et deux perruques, des panneaux de bd intercalés qui disent «Ou bien», «Ou bien» en faisant basculer les destins possibles. Adaptés des seize pièces de théâtre du Britannique Alan Ayckbourn, *Smoking*

et *No Smoking* sont un coup de peinture fraîche sur le septième art. Et un risque fou qui a remporté sa mise. Mais le risque, ça le connaît.

Le Borgès du cinéma

À 71 ans, Alain Resnais est le plus expérimental des cinéastes français, une sorte de Borgès du cinéma qui s'amuse à changer de postulat à chaque film, jouant à décomposer le temps comme l'espace, maniant les blocs lego de ses histoires multiples. Cette fois, il livre une oeuvre à tiroirs, carrément interactive. Sa devise: «Que mon prochain film ne ressemble pas au précédent».

Il est aussi un paradoxe vivant,

l'auteur qui n'en est pas un mais s'acquine toujours avec un scénariste (rarement le même et qui des fois s'appelle Alain Robbe-Grillet ou Marguerite Duras), quoique faisant indubitablement du Resnais. Tout ça en étant un peu la mémoire du cinéma français. «J'ai eu le temps d'être contre le parlant», rigole-t-il. Ajoutant que les micros fixes de l'époque empêchaient les acteurs de bouger et qu'il croyait que le parlant sonnerait le glas des chevauchées, figerait l'action. Il a vite changé d'avis, porté ensuite sur la Nouvelle Vague avec son bouleversant *Hiroshima mon amour* créé en osmose avec Marguerite Duras, du temps, précise-t-il, où elle avait encore bon caractère, où le cinéma était une terre vierge sur laquelle les écrivains s'avançaient en état d'éblouissement.

Une sorte de monument ce Resnais, mais d'une approche facile et qui refuse la grosse tête. Il est à Montréal en compagnie de son actrice Sabine Azema, qui réapparaît d'un film à l'autre dans l'univers Resnais, comme Arditi d'ailleurs. Ce cinéaste de troupe aime s'entourer d'acteurs familiers. Sabine Azema et lui roucoulent comme deux amoureux, en vacances au Québec. La comédienne peut déjà reproduire l'accent local. Ils s'amusent.

Smoking et *No Smoking* sont nés de la passion de Resnais pour un dramaturge britannique tout aussi ludique que lui dont il allait voir les pièces à Scarborough dans son petit théâtre en rond. Ayckbourn a conçu *Intimate exchange* comme huit pièces dotées de deux fins chacune, jouant sur les bifurcations possibles des destins, pièces qui n'ont jamais pu être présentées intégralement. Ayckbourn refusait qu'on adapte son théâtre au cinéma. Mais Resnais lui promettait de ne jamais l'emmener avec le scénario tout en respectant sa construction. «Mais vous êtes encore plus fou que moi!» a répondu l'Anglais en donnant le feu vert.

Resnais, le théâtre filmé, il n'a rien contre. Quand il était petit, *Désiré* de Sacha Guitry faisait sa joie, c'est pour dire. Dans *Smoking*, *No Smoking*, il a fait le pari de la théâtralité absolue. Des décors qui font volontairement toc, deux comédiens à la fois sur le plateau, pas de trucage pour ajouter la main d'un troisième protagoniste.

Pari donc que ces films-là. Resnais a pensé adapter l'ordre de tournage aux personnages, filmant toutes les scènes Célia-Toby puis Sylvie-Lionel. Mais c'était trop com-



pliqué. Alors il a tourné en fonction des décors. Si bien que Sabine Azema devait parfois être trois femmes dans une seule journée de jeu. Passant de la bourgeoise Celia un peu pincée à la Sylvie si «nature» ou à la sévère Irène. Changeant d'âge, d'allure, sautant d'une psychologie à l'autre («ça c'est le plus dur», déclare-t-elle). Mais elle dit avoir vécu l'expérience comme un marathon sportif, tellement entraînée à la fin qu'elle aurait continué toujours.

Ni fausses joues ni nez rapporté. Resnais a fait le pari du maquillage léger sous lequel on reconnaît les deux mêmes acteurs, pour que ça ait l'air encore plus faux. «Souvent, le théâtre a un complexe face au cinéma, dit-il. Moi j'aime mieux caricaturer le côté théâtral.»

Autre pari: tourner une Angleterre très très anglaise dans les détails des costumes, du décor et des chants; le tout en français. «De toutes façons, je ne me sens pas capable de tourner en anglais.»

Les films siamois donc s'intéressent aux destins multiples. À ce qui serait arrivé ce jour-là si je m'étais allumé une cigarette au lieu d'aller répondre à la porte à celui qui devait changer ma vie. Thème qui séduit Resnais: «Comme tout le monde, je me suis demandé ce que je faisais ici, forcé de constater que j'avais fait des choses dérisoires et que tout aurait pu être différent.»

Une pluie de Césars, (dont meilleur film, meilleur réalisateur, meilleur acteur masculin) comme il vient de recevoir pour ses films jumeaux, ça fait plaisir. D'autant plus que son avant-dernière oeuvre *I want to go home* fut éreintée par la critique française qui lui réservait un enterrement de première classe en titrant à la «une»: «Resnais gâteux». Mais le cinéaste se dit habitué aux volées de la critique. «Même *Marienbad* fut traîné dans la boue, alors...» Il trouve ridicule le discours décrétant que les vieux doivent céder la place à la relève. «On est contemporains des jeunes et on a des films à faire», tranche-t-il.

À propos, le prochain Resnais s'appellera sans doute *Les assiettes gourmandes*, avec pour cadre une maison de la culture en province, sur des jeux de coulisse entre les acteurs et la serveuse de la cafétéria du lieu. Mais son rêve suprême c'est de réaliser un jour ce film sur l'architecture urbaine, racontant des aventures perpétrées dans les gratte-ciels de Boston que Resnais se plaît à appeler les figures de proue du notre temps. Et quand cet enfant de 71 ans raconte ses rêves, on dirait qu'il a la vie devant soi.

La tournée des grands-ducs

En ululant rue St-Denis

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Le métro Mont-Royal, c'est moche. Des vitrines mal emmanchées, des façades tout de guingois, des mendiants à perte de vue qui te tirent par la manche en implorant un trente sous: «Pour manger, promis...» Tellement nombreux, qu'on leur en donne moins, forcément. Ça fait qu'on chantonne un peu, ou l'on se récite tout bas des poèmes, pour la musicalité des mots. Ou bien on regarde en l'air, histoire d'avoir moins mauvaise conscience. Et en l'air, au-dessus du Dunkin Donuts, et plus loin derrière la station, sur un mur de briques aveugle, on aperçoit des grands-ducs.

Pas des vrais, bien sûr, non des grands-ducs pur plastique perchés haut sur leurs corniches. Ils ne sont pas là pour l'insolite de la chose, ces hiboux urbains bien à plat sur leurs serres refermées, mais plus prosaïquement pour faire peur aux pigeons. Dans le code génétique du pigeon, paraît-il, même du pigeon montréalais qu'aucun grand-duc n'a jamais poursuivi de son vol menaçant, se trouve inscrite en rouge la terreur de cet oiseau de proie. Alors ceux que les fientes de pigeons sur leurs beaux balcons rendent fous achètent chez un quincaillier un faux grand-duc, et leurs balcons restent propres. Même dans le bout du métro Mont-Royal où la ville n'en est pas à une fiente près.

Si vous levez les yeux rue Saint-Denis ou Saint-Laurent, dans les endroits les moins propices qui soient au bien-être des vrais grands-ducs, vous en découvrirez perchés ici et là sur des immeubles. Devant L'Express, par exemple. Les clients



de ce restaurant éternellement branché n'ont en général que faire des rapaces, diurnes ou nocturnes. Ils se regardent les uns les autres ou, surtout, se regardent être vus (du moins ils l'espèrent) dans le miroir qui renvoie leur image. Ça fait bien des regards et bien des réverbérations d'images. Mais moi, des fois, quand je m'y risque, je m'installe près de la fenêtre qui donne sur la rue Saint-Denis et j'observe sur la façade opposée, le grand puits de lumière que les propriétaires conservent bien à l'abri des fientes, avec un grand-duc aux aigrettes dressées, possiblement pour narguer le code génétique de pigeons. Et je dérive en des espaces plus aériens que L'Express, avec ce hibou-là.

C'est un oiseau chargé de symboles et lourd de mystère. Il chasse la nuit des rongeurs aussi gros que des mouffettes et les corneilles lui font la guerre. Il possède des yeux tout ronds et fait HOU HOU comme un spectre. Les légendes l'apparentent au prince de la nuit. D'autant plus qu'il est titré, ce grand-duc. Noble et imposant, avec des plumes qui le recouvrent comme une cape et une petite collerette blanche. Dans la hiérarchie des oiseaux, combien plus bas se situent le roitelet et le cardinal. On se dit que le grand-duc doit bien cacher ses armoiries et sa particule quelque part. À l'intérieur du nid, peut-être.

Quand j'étais petite, dans une télésérie appelée *Le Grand-duc*, une voix d'outre-tombe annonçait: «L'heure entre chien et loup a sonné». Et en écho, le beau hibou à aigrettes poussait son ululement. Ça produisait son effet.

Plus tard, je me rappelle qu'au-dessus du petit Séminaire de Québec, un grand-duc s'était installé là et les gens venaient le voir. Mais il faisait, paraît-il, peur aux élèves que le rapace poursuivait parfois dans la cour de récréation. C'est du moins l'explication qu'en a donné le policier qui l'a abattu, et qui posait fièrement sur la une du *Soleil* en déployant les ailes de son trophée. J'ai eu le même serrement de cœur après avoir aperçu un harfang des neiges sur un chêne de l'île d'Orléans. Le lendemain, il était au pied du même arbre, rouge et mort, laissé là par le chasseur qui n'avait pas pris la peine de le ramasser.

Un vrai grand-duc dans la nature, j'en ai rencontré une seule fois. C'était il y a deux ans, au Costa Rica, un soir d'orage. Il est apparu devant moi sur une branche, sa silhouette découpée par un éclair, avant de s'envoler en criant «Hou Hou!» Tout à fait comme dans un conte d'horreur. Un échec, en principe, ça demeure bien enclos dans les légendes ou dans les films de série B. Or, rien ne rassure autant que d'en voir un se matérialiser devant soi. On se dit que les rêves ne sont pas si décrochés du réel, après tout. Le temps se débobine soudain. On fait un bond en arrière, se surprenant machinalement à constater: «Tiens donc! L'heure entre chien et loup a sonné».

Quand le cinéma perd le Nord

AGAGUK

Réal: Jacques Dorfmann.
Scénario: Rudy Wurlitzer,
Evan Jones, d'après le
roman d'Yves Thériault.
Avec Lou Diamond Phillips,
Toshiro Mifune, Jennifer
Tilly, Bernard-Pierre
Donnadieu, Donald
Sutherland, Qalingo
Tookalak, Jobie Arnavituk.
Image: Billy Williams.
Musique: Maurice Jarre.

ODILE TREMBLAY

Avec *Agaguk*, Yves Thériault nous a donné en 58, un des plus grands classiques de notre littérature, une oeuvre de silence et de lenteur, d'une grande pureté de langue, que tous ces admirateurs pouvaient rêver de voir portée un jour à l'écran.

Or les fans de Thériault risquent d'être amèrement déçus. Ni le rythme fait d'immensités, de mythe et de blancheur sont présents dans ce film d'action, aux rebondissements excessifs destinés à vous faire sauter de votre chaise toutes les trois minutes. De plus, l'intrigue, les caractères de certains personnages (le père surtout), la fin ont été modifiés en profondeur. Par souci de vérité ethnologique parfois.

L'auteur d'*Agaguk* fut à la fois un grand écrivain et un piètre ethnologue. (d'où les changements de noms et de circonstances-plus proches de la réalité inuit). Mais alors, il eut mieux valu créer une oeuvre nouvelle, en laissant reposer tranquille la prose de Thériault.

Du haut de ses 32 millions\$, *Agaguk*, «Le film canadien le plus cher de notre histoire», n'est ni très canadien, ni très québécois puisque cette co-production gigantesque Canada-Etats-Unis-France-Japon tire à hue et à dia en direction des quatre points cardinaux à la fois. En perdant hélas un peu le Nord.

L'histoire se déroule pourtant dans l'Arctique québécois des années quarante. Agaguk (Lou Diamond Phillips), fils du chef de clan s'enfuit de son village après avoir tué un trafiquant blanc, et entraîne avec lui la jeune Iggyook (Jennifer Tilly), avec qui il vivra désormais isolé dans la toundra, mettant un enfant au monde et se battant contre les éléments pour survivre. Le film raconte les luttes et l'évolution intérieure du héros, qui, après les attaques de l'ennemi, se livre à des réflexions sur les implications du père et ses trahisons, malgré la violence, le sexisme

que commandent les traditions. Il y aura enquête policière de la justice blanche avec Donald Sutherland en inspecteur de GRC, retour au village et grande chasse à la baleine (animal qui a coûté trois millions\$). Puis fuite vers la steppe sauvage et combat du héros contre le loup blanc qui le défigurera, mais que l'homme vaincra.

Dans la plus pure tradition des grosses co-productions, le film est un melting-pot d'influences, dont l'américaine est bien sûr la dominante.

Agaguk est un produit bâtard qui sue les compromis. Compromis devant tous les pays impliqués qui ont chacun fourni leur vedette. Lou Diamond Phillips (qu'on a vu dans *La Bamba*) est un Américain qui est tout sauf Innu, un mélange de Chéyenne, de Chinois et d'Irlandais devient Agaguk. Sa compagne, une Canado-Américaine d'origine eurasiennne, avec ses traits fins et jolis nous serine une fois de plus que la beauté a des normes occidentales et qu'un visage innu, tout en rondeur, ne saurait y aspirer. Quant au père du héros, le volat campé par nul autre que le Japonais Toshiro Mifune, acteur fétiche de Kurosawa, plus

nippon que nature. Compromis par rapport à l'oeuvre de Thériault qui a perdu et son propos et la pureté de sa forme. Compromis face au peuple innu qui tient le rôle de figurants dans un film portant sur son histoire. (On pense avec nostalgie au si beau film d'auteur du Russe Michalkov *Urga* qui donnait la vedette à de vrais autochtones sibériens).

Agaguk est une oeuvre commerciale qui a ses qualités. L'ennui, c'est qu'une mise en scène primaire et un montage ultra-rapide nous empêchent de les voir passer. Les dé-

cors, les costumes sont souvent magnifiques (et authentiques. Le film avait un ethnologue-conseil en la personne de Bernard Saladin d'Anglure). Parfois, se déroule un rite étrange et très beau, Agaguk crachant de l'eau sur le phoque qu'il vient de tuer. Mais il ne nous est pas expliqué et disparaît sitôt apparu. Même chose pour les rites shamaniques qui nous intéressent sans nous retenir. Le rythme d'enfer du film composé essentiellement de scènes courtes ne permet pas de s'arrêter pour découvrir, pour goû-

ter. *Agaguk* est truffé d'actions inutiles (et gratuitement violentes) qui s'enchaînent à la queue leu leu pour complaire au public américain friand de rebondissements. Au point de nous faire oublier l'intérêt de ces décors d'igloos, de ces images esquissées de chants de gorge féminins et de luttes masculines, de ces visions de toundra. Même la scène spectaculaire de la chasse à la baleine paraît écourtée.

Quant au jeu des comédiens, je demeure en deça de la vérité en affirmant qu'il n'enfoncé rien. Lou Diamond Phillips reste en surface de lui-même, quoique dans une rare scène plus longue, celle de l'accouchement, lui et sa compagne parviennent à nous émouvoir. Le Japonais Toshiro Mifune (si merveilleux dans l'univers de Kurosawa) est en Innu tout bonnement désolant, son personnage du père d'Agaguk qui tenait un rôle secondaire dans le roman de Thériault occupe ici le devant de la



scène, (et de sombre vilain devient un héros). Il l'incarne avec des postures, une démarche et des mines de Samouraï. On s'attend à tout moment à le voir se faire hara-kiri. Les figurants et comédiens inuits, disparaissent dans le décor, tellement on leur a donné des rôles minuscules et inconsistants. En même temps, *Agaguk* livre un message d'espoir, de réconciliation homme-femme, père-fils, Innus-Blancs certainement fort louable pour la jeunesse inuit, à qui pourtant ce film n'est manifestement pas destiné.

Le film le plus cher jamais tourné au Québec (en anglais par un réalisateur français) a vendu son âme à l'Amérique. Que devient le classique de la littérature québécoise dans cette histoire? Où est Thériault et son immortel *Agaguk*? Le film nous donne du moins l'occasion de nous replonger dans sa lecture.

Le clin d'œil du masque

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Quand on se promène dans le vieux Cannes, à travers le quartier du Suquet qui grimpe à pic sur son piton, on aperçoit, à l'angle des rues du Barri et Mont-Chevalier, une étrange tour du XV^e siècle. Au-dessus de sa grosse porte ronde aux ferrures noires, est fixé un masque de fer qui vous contemple de ses yeux vides. Avant de vous interpeller.

«Passant, suspends ta course... Et médite sur les souffrances de ce supplicié dont le spectre certaines nuits hanterait ces lieux», admoneste une plaque de marbre, histoire de refiler au badaud quelques frissons d'horreur, au détour du chemin.

Et la «badaude» que je suis s'est immobilisée, la semaine dernière, intriguée. J'avoue un penchant pour le morbide, goût venu d'une enfance passée à collectionner les photos de châteaux délabrés, en rêvant à la rencontre de quelque fantôme égaré dans notre éther. Vain espoir, qui peut-être allait trouver sa matérialisation à Cannes.

Masque de fer, masque de fer...

En tête, sous ce titre, le vague souvenir d'une lecture passée: un roman historique d'Alexandre Dumas, narratif la triste destinée d'un prisonnier sous Louis XIV, condamné à la Bastille et au masque, pour éviter que ne soit découverte sa royale origine. Dumas en faisait le frère jumeau du roi. Les mésaventures de l'énigmatique reclus devaient inspirer par la suite une foule d'écrivains, de Voltaire à Pagnol. Puis de cinéastes. Tour à tour, Douglas Fairbanks, Jean Marais furent à l'écran les beaux visages cachés sous cette muselière-là.

♦ ♦ ♦
Autant dire qu'à Cannes, le vrai masque collé sur sa tour, frais et dispos, pas rouillé, ne semblait nullement déplacé. Au contraire. Arraché tout au plus aux traits parfaits du Jean Marais de 1962. Encore presque aplati sur sa pellicule. Trop télégénique pour être honnête. Erreur!

Car rue du Mont-Chevalier, la plaque de marbre y allait de précisions sur le pedigree de l'édifice: «Tour de vigie de la citadelle défendue au cours des siècles contre les barbaresques par les vaillantes milices suquetanes. Le Masque de fer se serait évadé de l'île Sainte-Marguerite pour s'y réfugier (le prisonnier de la Bastille n'étant qu'un figurant malheureux). Au cours de circonstances restées mystérieuses, il y serait mort après une longue période de recueillement et de prières. Ayant pardonné à ses bourreaux. *Dimittite et dimitte emini* (pardonnez et vous serez pardonné)».

Que voulez-vous répondre à ça?

Cet inquiétant édifice arborait par-dessus le marché, tentatrice, une affiche «A Louer».

♦ ♦ ♦

Si j'habitais à Cannes, j'emménagerais chez le spectre, à coup sûr. Mais l'écrêteau y était déjà l'an dernier. À croire que les fantômes n'ont pas la cote auprès de tous...

D'autant moins en Europe, continent hélas repu de vieilles pierres, de spectres et de mémoire des siècles. Quand j'ai emmené un Français admirer le masque de fer, il s'est détourné avec dégoût: «Mais on ne vient pas au festival de Cannes pour contempler des tours décrépite», s'indignait l'autochtone.

Comme quoi il ne comprenait rien aux Nord-Américains.

Et d'évoquer pour lui la frénésie de tous nos mordus de généalogie qui cherchent désespérément un arbre avec beaucoup de branches pour se raccrocher, et surtout une Histoire épique, colorée, noble et romanesque, sur laquelle s'appuyer.

Mais quel suc voulez-vous extirper de lignées si maigrettes? Onze générations d'ancêtres en ligne directe. Un passé agraire de rien du tout. La misère. Ni fantômes, ni châteaux, ni cathares, ni rois, ni Bastille, ni milices suquetanes. Pas étonnant que nos familles traversent l'océan dans l'espoir de se coller cinq, six siècles d'ancienneté au patronyme. Des pleines fournées de Tremblay, de Gagnon, de Baillargeon, telles des hordes de barbares modernes, montent à l'assaut de tous les masques de fer d'un vieux monde qui n'apprécie même plus ses trésors.

Mon discours n'a pas attendri le Français, mais le masque, un peu je crois. Au soleil, il a paru cligner vers moi un œil compatissant.

Confessions d'un clown mélomane

Cet érudit demeuré modeste a su attirer l'affection du grand public

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il est le seul à qui les Québécois pardonnent son érudition. Crime majeur, on en conviendra, que la culture, à priori inexpiable en notre monde de nivellement par le bas. Mais au nom d'Edgar Fruitier, les couteaux réintègrent leurs gaines. Chacun lui manifeste une belle indulgence et même une mansuétude qui étonne. On en a cloué au pilori pour moins que ça. Il vous expliquera que sa réputation de «grand esprit» est surfaite, que le public ne s'y trompe pas. En fait, tout le monde lui sait gré d'avoir le savoir modeste et rigolo.

Aux yeux d'Edgar Fruitier, celui qui se prend au sérieux est perdu: «On ne rit pas de la 7e Symphonie de Beethoven. Mais on peut rire de soi.» La prétention, très peu pour lui. En interview, il se moque vaguement de lui-même, *allegro ma non troppo*, en mode mineur.

Comme Socrate, il est savant de savoir qu'il ne sait rien, se dit obsédé par l'immensité de son ignorance. Par tout ce qui lui reste à acquérir. «Au fond, me chuchote-t-il, j'ai l'impression d'être un imposteur.» Mais existe-t-il un moteur plus actif que le doute?

Il est une sorte de professeur Tournesol de la culture, le type du vieux garçon un peu maniaque, distrait, maladroit (c'est lui qui le dit) sur un sourire adorable, le regard dévoré par la flamme ardente de la musique. Le Québec a fait sa connaissance dans *La Boîte à surprise* où, quinze ans durant, il habita la peau d'un clown nommé Loup-garou.

Clown et mélomane, drôle de mélange. Mais Fruitier n'en est pas à une contradiction près. En lui, se bousculent plusieurs «moi», tous vigoureux, tous revendiquant le droit de s'exprimer. D'où ses carrières multiples.

Edgar Fruitier est partout. Vous ouvrez la radio, il commente une certaine interprétation d'une fugue de Chopin. Vous zappez à la télé, le voilà maître d'hôtel dans *Montréal PQ*, quand il n'anime pas un quiz à Quatre-Saisons, jonglant avec des mots pièges où s'engluent ses invités. Dans le *Journal de Montréal*, il signe chaque semaine sa chronique musique. Et combien de fois ne l'a-t-on pas vu monter sur les planches? À la Maison de la culture Frontenac, c'est lui le maître de cérémonie des soirées musicales portant son nom *Les Lundis d'Edgar. A Beau et chaud*, en un burlesque contre-emploi, il fut chroniqueur rock, étonnant tout le monde avec des réflexions intelligentes et farfelues sur un sujet où il déclare pourtant «ne pas connaître grand chose». Polyvalent, le type.

Tous ne sont pas nés vulgarisateurs. Edgar Fruitier, oui. Il estime devoir ses talents de communicateur au métier d'acteur qui lui a appris à rester à l'écoute du public. Mais il s'exprime dans ses mots à lui, témoigne de sa passion comme elle lui monte aux lèvres, refuse de prendre le public pour un imbécile à qui on devrait mâcher l'information, toute pointue soit-elle. «Il faut à la fois être à la hauteur du public qu'on touche... et plus haut que lui pour être capable de lui apporter quelque chose.» Et s'en remet à son sens de la persuasion pour le reste. L'enthousiasme, ça s'attrape. Du moins, il l'espère. «Je rêve du jour où mon pays sera peuplé de gens éclairés...», me dit-il.

Edgar Fruitier refuse de jouer au bonze de la culture. Ce qui ne l'empêche pas d'essuyer une larme devant la grande désaffection générale de l'enseignement, de déplorer le gaspillage (international) de toute une génération, sous le prétexte de certaines expériences pédagogiques.



«L'école doit être un endroit d'éducation davantage que d'instruction. Un homme (je dis homme au sens générique du terme il va sans dire) c'est quelqu'un qui pense. Et enseigne-t-on encore aux enfants l'art d'être un homme? Dites-moi.» Un ange passe. «On néglige tellement la pensée.»

Mais des talents, il en voit partout dans la génération montante. «Scéniquement, il se fait tellement de choses intéressantes à Montréal, bien davantage qu'autrefois... comme ce Yves Desgagnés qui signe de si remarquables mises en scène de théâtre...»

Lui, il prend à cœur la fonction didactique qui lui échoit, à travers les chroniques de musique, les quiz grammaticaux. «J'ai besoin de me sentir utile, dit-il. Nous les acteurs, faisons tous une dépression à un certain moment de notre carrière. Jouer au théâtre dans un monde secoué par tant de problèmes paraît parfois bien futile. Puis, vient un moment où vous considérez que le divertissement a justement son importance pour des gens aux prises avec tous ces problèmes-là...» Et de me citer ce philosophe disant que témoigner de la civilisation est plus important que le sang répandu...

«La culture, c'est l'essence même de l'homme. Si on ne la nourrit pas, on détruit notre pays», lance-t-il comme une bouteille à la mer.



Dans les griffes du vice solitaire

Quand il lit un scénario, Edgar Fruitier cherche à découvrir le vice de son personnage. «Le vice, c'est ce qui fait le caractère de quelqu'un», m'assure-t-il d'un ton convaincu.

Le vice d'Edgar Fruitier, on l'aura compris, c'est l'amour de la musique. «Un vice solitaire», précise le mélomane.

Il habite avec sa sœur et leurs deux chats dans sa maison de Brossard entouré de 20 000 livres et de 40 000 disques que seule la Lloyd's de Londres accepte d'assurer.

Edgar Fruitier se décrit comme un être proprement invivable. Des fois, quand sa sœur lui parle, il n'entend pas. Il répond «oui, non», flotte en un ailleurs meilleur. «Impossible de participer à la vie quotidienne après avoir écouté un quatuor de Brahms, tranche-t-il. Si un de mes proches mourait, si le feu prenait quand j'écoute de la musique, je ne me lèverais pas de mon fauteuil.»

À cette amante jalouse qu'est la musique, il dit avoir sacrifié sa vie privée, l'idée même de fonder une famille. Pour lui, une symphonie, un concerto ne se savourent que seul. À l'heure de la grande écoute qui revient à chacun de ses moments libres — et s'il peut, douze heures par jour — il va jusqu'à chasser ses chats de sa discothèque. Au concert, il en a mis du temps avant de pouvoir faire abstraction des spectateurs assis à côté de lui «qui n'écoutent pas de la même façon que moi», gemit-il. Dur!

Il brandit des formules: «La France est un œil, l'Allemagne, une oreille.» Lui, il se sent un peu Allemand de cœur. Son oreille ultrasensible le fait sursauter à l'écoute du Mozart si mal joué par Glenn Gould, «une chose scandaleuse, quand son Bach est tellement admirable». Les imperfections, les faiblesses d'une interprétation pénètrent directement sa sensibilité pour l'écorcher tout vif.

On peut aimer la musique et goûter quand même les joies de la vie. À la vue d'un beau plat de lentilles, il se dit ému comme devant un Van Gogh. Il adore manger, lire, aller au théâtre à Paris, quand le voyage l'éloigne de sa discothèque où il a tendance, ici, à toujours se réfugier.

Edgar Fruitier serait bien devenu musicien. Mais sa mère refusait de lui laisser apprendre le piano, ne trouvant dans le village qu'était Montréal à l'époque, aucun avenir dans cette voie-là. Il a commencé à jouer trop tard, à, comme il dit écorcher quelque temps de la musique de chambre, avant d'accepter d'être une oreille plutôt qu'une main.

Il est né dans le quartier Notre-Dame de Grâce, fut élevé par sa mère, car son père est mort, alors qu'il n'avait que deux ans. Puis la famille a déménagé à Ville Emard. La musique, il l'écoutait sur le phonographe à manivelle, puis à la radio, éprise d'elle depuis toujours.

Le théâtre aussi l'attirait comme un aimant. Fruitier a fait ses débuts dans un chœur de l'opérette *Mam'zelle Nitouche* d'Henri Meillac et Albert Millaud, puis de fil en aiguille, il a pris goût aux planches. À 16 ans, il touchait

la scène, pour une compagnie amateur de St-Henri. Déjà, on lui donnait à jouer des rôles de composition. Il fut à 16 ans un vieillard amoureux qui en comptait 75. «Des personnages accentués, j'en ai incarné tout au long de ma carrière. Maintenant, je suis moi-même accentué, rigole-t-il. J'ai rattrapé mes rôles.»

La télé était naissante quand il fit ses premières armes de comédien. Entre toutes, l'expérience de Loup-garou, l'a formé, enrichi. «Au plaisir fou de la complicité qui liait tous les partenaires, se mêlait la discipline exigeante de jouer au début en direct, de défiler tout le texte à la virgule près.»

Pourquoi devient-on acteur? «Parce qu'on est un «douteux», un timide.» Edgar Fruitier se dit malade de trac avant d'entrer en scène. L'été dernier, jouant *Le Dindon* de Feydeau dans un théâtre d'été, il a même développé un lumbago à force de tension.

Une chose est certaine: il n'avait jamais imaginé devenir chroniqueur musical. Beethoven et compagnie, c'était son hobby, son péché secret, une passion pour lui seul. À la fin des années 50, Jean Vallerand, du DEVOIR, a donné son nom pour participer à des émissions radio, lançant le mouvement. D'autres ont suivi. Fruitier s'était trouvé une carrière parallèle.

Aujourd'hui, toutes carrières imbriquées les unes dans les autres, il caresse des rêves à la Faust. «Ne jamais vieillir, ne jamais mourir, être jeune, être beau. Et bien sûr... qu'il y ait 48 heures dans une journée.»

O. D.



Conseil de la langue française
800, place D'Youville (13^e étage)
Québec (Québec)
G1R 3P4
Tél: (418) 646-1128

Bureau de Montréal
1200, avenue McGill College
Bureau 2200
Montréal (Québec)
H3B 4J8
Tél: (514) 873-2285

